

Le fameux roman de Georges Orwell servait de trame au colloque international anarchiste de Venise sur les «tendances autoritaires et tensions libertaires dans les sociétés contemporaines». Durant quatre jours, fin septembre, une centaine d'orateurs se sont succédés dans le cadre d'une vingtaine de séminaires sur les thèmes de l'impérialisme culturel, du communisme d'Etat, du syndicalisme libertaire, de féminisme et anarchisme, de pratiques de l'autogestion, de l'écologie sociale, des médias et communications, des luttes urbaines, de psychanalyse et société, de l'Etat et de l'anarchie.

Une traduction simultanée était assurée en italien, en anglais et en français. Parfois aussi en espagnol. Sur demande des jeunes Allemands, venus en nombre, les discours furent traduits en allemand. Il y avait là des camarades de toute l'Europe, de l'Amérique du Nord et du Sud, de l'Asie et de l'Océanie. Près de trois mille personnes. Cette affluence a dépassé les prévisions des organisateurs: le Centre d'étude libertaire «Giuseppe Pinelli» (du nom de l'anarcho-sindicaliste assassiné par la police de Milan en 1969), lié à la Revista Anarchica de Milan, en collaboration avec Anarchos Institute de Montreal et du CIRA (Centre de recherches sur l'anarchisme) de Genève.

Outre les locaux de l'école d'architecture, une grande tente a été dressée sur la place San Polo, lieu culturel de cinéma et d'exposition, dont un montage de documents sur le monde anarchiste réalisé par le CIRA de Genève. Mais le cœur de la rencontre était la Piazza San Margherita où une infrastructure de cuisine, cantine, scène, librairie, a été montée de toute pièce. On pouvait s'y restaurer à bon compte, les prix à Venise n'étant pas donnés, ce qui a d'ailleurs posé de sérieux problèmes pour le logement...

Les Vénitiens qui traversaient la piazza San Margherita étaient partagés entre la crainte et la curiosité. Ils n'avaient encore jamais vu des tribus de punks allemands et italiens danser sur le rythme de leur musique. De surcroît, un quotidien local s'est lancé dans le sensationnalisme de bas étage, contrastant avec le sérieux de la BBC anglaise qui a envoyé une équipe de cameramen sur place.

Que l'univers concentrationnaire de 1984 décrit par Georges Orwell était loin au milieu de Venise, de ses canaux, de ses gondoles, de ses petites ruelles en labyrinthe, de ses plages ombragées...

### malaise

Pourtant, l'univers concentrationnaire est depuis longtemps devenu le cauchemar quotidien des individus et peuples soumis aux dictatures qui sévissent dans les pays de l'Est et de l'Amérique Latine. Et dans un pays aussi tranquille que le Danemark, la social-démocratie, avec l'appui des USA et de l'Allemagne de l'Ouest, expérimente le contrôle social informatisé: le numéro d'identification personnel doit être présenté partout. Les ordinateurs des différents services (santé, banque, école, bibliothèque communale, etc...) sont interconnectés au fichier central...

Pourtant, malgré tous les aspects positifs du colloque, ne serait-ce que les soirées et occasions de rencontre et d'échange qu'il offrait, nous étions quelques-uns à ressentir un certain malaise. En effet, d'un côté, il y avait des interventions très intéressantes, dont celle d'un Zbigniew Kowalewski sur Solidarnosc et les problèmes de la lutte clandestine, d'animateurs et d'animatrices de radios libres, dont Yves Peyraud de Radio Libertaire de la FAF, de Murray Brookchin, qui est l'un des pionniers du mouvement écologique, de camarades de différents pays européens, de Bolivie, de Chine...

De l'autre, il n'y avait que très peu d'analyse critique et globale sur les nouvelles formes de domination, beaucoup plus subtiles que les précédentes, mises en place par la haute finance internationale... Et pourtant, ces nouvelles formes de domination et de reproduction du capitalisme nous concernent particulièrement car elles passent, dans les pays industrialisés avancés, par la récupération en douceur des courants autogestionnaires et alternatifs. Comment? Par l'intermédiaire de la néo social-démocratie, partis et syndicats socialistes qui entretiennent sciemment la confusion entre autogestion et participation. Par des revues spécialisées comme Autrement financée par le groupe Lazard par l'intermédiaire de Bloch-Lainé... et en général toutes les fondations qui soutiennent «l'innovation sociale».

Pourquoi? Les Etats étant submergés de demandes de prises en charge du fait de la destruction du tissu social par le fonctionnement même du capitalisme, il fallait trouver un moyen d'alléger les coûts sociaux, y compris celui du chômage. Par conséquent, il revenait moins cher de soutenir la prise en charge des problèmes par les gens concernés eux-mêmes en leur laissant une certaine marge de «liberté», voire de pouvoir, où la nouvelle classe moyenne est appelée à jouer un rôle d'intermédiaire. Ce désengagement de l'Etat social se fait sous le slogan trompeur de la droite du «moins d'Etat».

Dans la même veine, des entreprises de secteurs non-rentables sont revendues aux travailleurs, invités à les «autogérer». C'est le cas de plus de cinq mille entreprises aux USA, alors qu'il n'existait qu'une dizaine de coopératives il y a quelques années... Cette «autogestion» est synonyme d'auto-exploitation.

Derrière toute cette mise en scène sous couvert de la «crise» se cache une gigantesque opération de restructuration du capitalisme au niveau mondial, en un capitalisme planifié par des négociations au sommet entre Etats et multi-nationales et qui se donne différents moyens dont le FMI, l'OCDE, la CEE, la Trilatérale... Ce nouveau système d'exploitation au niveau mondial par le partage ou le pillage des ressources, le transfert de la production vers les contrées à bas revenu, la répartition des marchés, passe aussi par l'accentuation des disparités dans le développement (régions pauvres, régions riches, aussi bien au niveau mondial qu'au niveau national), et en général par la fragmentation au maximum du prolétariat.

### en retard d'une guerre

Quelques-uns de ces aspects ont été traités par quelques orateurs, mais il n'y a jamais eu de synthèse globale qui nous aurait aidés à mieux discerner le «Big Brother» qui symbolise la domination dans le 1984 de Georges Orwell, Big Brother

qui, s'il existait réellement, aurait certainement pensé que les anarchistes réunis à Venise sont en retard d'une guerre...

Le sous-titre du Colloque, «Tendances autoritaires et tensions libertaires» illustre et résume assez bien les carences de celui-ci, car le défi de 1984 va bien au-delà. C'est aussi un «quitté ou double» pour l'anarchisme: soit l'anarchisme est définitivement marginalisé, réduit à une philosophie sans prise sur la réalité, ce qui symboliserait selon Orwell une victoire de la «police de la pensée», soit l'anarchisme renait en tant que science de la vie et pratique de libération.

Les colloques précédents, dont ceux sur Bakounine, l'analyse des «nouveaux patrons», l'autogestion, Malatesta, se sont déroulés un peu à huis clos, entre spécialistes... Le Colloque 1984 était ouvert aux militants, au public, mais la forme n'a pas été adaptée à cette évolution.

Premier vice de forme, le Colloque, c'est-à-dire les exposés ex-cathedra, institutionnalisent une séparation entre le discours et la pratique. Or, l'anarchisme, en tant que philosophie d'action, est nié par cette séparation. La rupture entre pratique et théorisation était particulièrement flagrante lors de la «discussion» sur les luttes urbaines. D'un côté le professeur Dimitri Roussopoulos de l'Anarchos Institute de Montreal, de l'autre des squatters allemands et hollandais invités à quitter la salle pour aller discuter ailleurs de leurs pratiques...

La forme des discours ex-cathedra favorise une catégorie bien précise de la mouvance libertaire: l'intelligence universitaire, dont le discours qui se veut universitaire, anarchiste en général, ne représente en fait que le discours de la nouvelle classe moyenne. Sous couvert d'un Colloque présenté comme anarchiste se profile un courant libéral-libertaire qui constitue un facteur de récupération tout aussi dangereux pour le mouvement anarchiste que la précédente tentative qui passait par la marginalisation et la criminalisation de celui-ci.

Quelles sont les caractéristiques de ce courant? Le refus d'une perspective révolutionnaire, communiste libertaire. La négation de la classe ouvrière et de l'anarcho-sindicalisme en tant que sujet révolutionnaire. L'acceptation du capitalisme temporisé par le démantèlement des grandes entreprises (small is beautiful) et la généralisation de la cogestion. Idéologues de «pouvoirs locaux». Incompréhension des nouvelles formes de reproduction du capital (planification négociée entre multinationales et gouvernements) et des nouvelles formes de domination et de contrôle.

C'est, parmi d'autres, la position partagée par les membres de l'Anarchos Institute de Montreal. Et que dire du schéma de pensée d'un Tomas Ibanez qui qualifie les libertaires qui pensent que la révolution est une valeur positive d'«anarcho-bolchéviques»? Lui-même se qualifiant d'«anarcho-critique» en arguant que non seulement la «révolution» ne constitue pas une idée positive, mais qu'elle ne fait pas partie non plus du noyau dur de la pensée libertaire...

### solidarité internationale

Si le Colloque peut être une forme adéquate à des rencontres entre intellectuels libertaires ou non, c'est par contre une forme inadéquate à des rassemblements plus larges. En effet, un Colloque élargi est frustrant d'une part pour les participants réduits au rôle de spectateurs et disposant d'un



Je suppose que d'autres diront la parfaite organisation de ces «rencontres». Je me contenterais de citer le commentateur de France-Culture: «Les organisateurs attendaient 300 personnes, il y en eut 3 000. Pendant une semaine tout se déroula dans un ordre parfait et il n'y avait aucun service d'ordre». A l'inverse de cet homme, il me paraissait tellement évident qu'il n'y en eut point que je ne l'aurais même pas signalé.

Mais ce qui me marquait fut la présentation de Marianne Enckell: «Le sens de ces quatre jours et 18 sessions est le suivant: devant la crise des idéologies, des mouvements ouvriers et révolutionnaires, il nous faut dresser notre affirmation d'être ANARCHISTE».

Cela ne se borne pas à répéter que nous avons raison. Il y a urgence d'ouvrir les yeux et nous devons aussi être OUVERTS AU DOUTE. Il faut faire le point sur les limites et sur les forces du mouvement en respectant cet axiome qui est le pluralisme.

Dans «1984» le héros dit: «je comprends comment, je ne comprends pas pourquoi». Nous sommes ici pour comprendre comment et pourquoi.»

Mes constatations sont les suivantes:

- a) Souvent on aurait pu intervertir les différentes conférences, séances ou colloques, et mélanger leurs titres, tant tous les problèmes se rejoignent et sont intimement liés.
- b) L'ouverture au doute sur nos idées historiques est la seule démarche anarchiste possible, non pas parce que nous, anarchistes, nous avons changé, mais parce que ce sont les données de la société qui ont changé.
- c) La notion de Révolution est celle qui a le plus évolué et le mouvement, dans sa large majorité, ne croit plus aux lendemains de «Grand Soir» mais à d'autres tactiques sur les terrains entre autre de l'Ecologie et des Economies Alternatives.
- d) Ignorés au siècle dernier, ces notions d'Ecologie et d'Economies Alternatives, ainsi que la notion de «l'homme-consommateur», sont des notions entièrement nouvelles.
- e) Autre constatation: dans nombre de pays, le «prolétariat historique» s'est complètement transformé, à tel point qu'on cerne difficilement ce qu'il est devenu entre le quart-monde et les techniciens à aspiration bourgeoise.
- f) Par voie de conséquence, on assiste à l'effritement du syndicalisme révolutionnaire, et du syndicalisme qui, au début du siècle, était considéré comme un élément majeur de la démarche révolutionnaire, n'est aujourd'hui qu'une composante non-privilegiée de cette démarche (à l'exception toutefois d'un membre de la FA française qui semble continuer à croire à la toute puissance du syndicalisme sur le chemin de la transformation de la société).
- g) En conclusion, le mot «Révolution» semble être remplacé pour beaucoup par les mots «Transformation de la Société».

Louis SEGERAL - Clamart, France



moment de débat réduit à deux ou trois interventions au maximum et d'autre part frustrant aussi pour certains orateurs qui ne disposaient pas du temps suffisant pour élayer leurs thèses.

Un Congrès serait une forme plus adéquate pour de tels rassemblements, dont le nombre élevé de participants à Venise prouve la nécessité. Mais ceci à plusieurs conditions:

- Accord sur deux ou trois thèmes communs. Par exemple: analyse des nouvelles formes prises par la domination capitaliste. Moyens de contrer ces stratégies. Solidarité internationale autogestionnaire (liens luttes travailleurs, luttes urbaines, luttes écologiques, etc...).
- Préparation par des militants et groupes de base (anarchistes, syndicalistes libertaires, autogestionnaires révolutionnaires, etc...), avec textes-prises de position envoyés au préalable à chaque groupe annoncé comme participant.

Dans le sens de la solidarité internationale, il serait nécessaire de mettre sur pied une agence de presse libertaire qui aurait une double fonction. D'abord interne par la circulation d'informations entre les groupes et médias libertaires (journaux, radios, etc...) et deuxièmement externe, c'est-à-dire l'intervention par rapport aux mass-médias. En effet, il est important que nous puissions faire entendre notre point de vue et ceci plus particulièrement lorsque des camarades sont victimes des attaques du pouvoir.

Un premier essai a été réalisé à Zurich en 1978-79 pour faire face à la censure et aux manipulations du pouvoir qui amalgamaient terrorisme et anarchisme, par la diffusion d'un bulletin et de communiqués en allemand et en français.

Ivar Petterson  
Organisation Syndicaliste Libertaire  
Case 1